

Le génie, à la folie

Mort à 82 ans, Brian Wilson, qui fut l'âme des Beach Boys, s'était depuis longtemps perdu dans sa folle quête de perfection.

Par Laurent Dandrieu

Il n'avait jamais aimé l'étiquette de génie qu'une critique extatique, à partir de 1966, lui avait accolée: plus tard il la rendrait en partie responsable de son effondrement psychique, comme si elle avait fait peser une charge trop lourde sur des épaules déjà surchargées. Génie, Brian Wilson l'était assurément, mais il était resté avant tout un enfant craintif qui cherchait dans la perfection musicale une sorte de graal de réconciliation, une prière qu'il voulait digne d'un Dieu qui, seul, savait ce que la surface lisse et propre des Beach Boys cachait, pour lui, d'angoisses et de souffrances.

Côté pile, il y avait le conte de fées californien: trois frères qui, sous la houlette de leur aîné, Brian, vocalisaient le soir avant de s'endormir. Devenus les Beach Boys, leur succès fulgurant fournira à l'Amérique le miroir d'une innocence fantasmée, l'image idéale qu'elle aime projeter d'elle-même. Côté face, il y a la pression démente de Capitol Records qui leur impose un rythme infernal (dix albums entre 1962 et 1965!). Et l'ombre tutélaire du père, Murry Wilson, tyran domestique qui rendit Brian sourd d'une oreille à force de coups. Et la tristesse inquiète qui sourd derrière les hymnes rassurants pondus à la chaîne.



> Brian Wilson chez lui, à Los Angeles, en 1967. Bientôt, il sombrera dans la dépression, et passera vingt ans en quasi-réclusion.

Sorcier des studios qui passait des heures à matérialiser les sons qu'il percevait dans sa tête, Brian entend aussi des voix beaucoup moins amènes. On lui diagnostiquera plus tard une schizophrénie, bientôt aggravée par la consommation de drogues. En 1964, il renonce aux tournées et se consacre entièrement au studio; ses compositions s'écartent de la musique solaire des débuts pour devenir, dans le chef-d'œuvre *Pet Sounds* (1966), l'expression d'une mélancolie aérienne et déchirante, dominée par le sentiment de la perte et la quête d'un impossible paradis. Malgré *God Only Knows*, « meilleure chanson d'amour jamais écrite » selon Paul McCartney, l'album sera un demi-échec, qui n'empêchera pas Brian de pousser encore plus loin ses ambitions.

"Une symphonie adolescente à Dieu"

De *Smile*, il veut faire « une symphonie adolescente à Dieu ». Les mélodies sont sublimes, mais, concevant alors la composition comme une sorte de puzzle kaléidoscopique, il a de plus en plus de mal à en assembler les pièces et se perd dans une quête de perfection (neuf mois d'enregistrement pour le seul *Good Vibrations!*) qui soumet son cerveau fragile à une pression trop forte. Mi-1967,

Capitol jette l'éponge et Brian sombre dans la dépression — et la folie. Icare avait pourtant presque atteint le soleil... Transformé en zombie obèse, vivant en pyjama, Brian ne fait plus que des apparitions épisodiques chez les Beach Boys: son dernier chef-d'œuvre, le déchirant *'Til I Die* (1971), le décrit comme une feuille ballottée par le vent jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Malgré des dommages cérébraux irréversibles, il connaîtra pourtant une miraculeuse semi-résurrection: en 1988, il publie le très digne *Love & Mercy*, puis un groupe de fans lui permet d'achever *Smile*, en 2004, ce qui incite Capitol, en 2011, à publier enfin les *Smile Sessions* originales — qui, malgré leur inachèvement, sont infiniment supérieures à la version un peu aseptisée de Brian. En 2004, une tournée de concerts lui permet de la présenter sur scène, concerts durant lesquels il apparaît gauche, empêtré de lui-même, mais incontestablement heureux, fier de présenter cette œuvre qui fut longtemps son calvaire et qui était redevenue sa joie. Aujourd'hui, revenu des Enfers, ce vieil enfant qu'était resté Brian Wilson doit enfin diriger les chœurs angéliques, le sourire retrouvé pour de bon. ●